Document generated on 07/13/2025 12:57 a.m.

Recherches amérindiennes au Québec

La linguistique liturgique du père Aubery
Aperçu ethnohistorique
Father Aubery's Liturgical Linguistics
An Ethnohistorical View

Nicholas N. Smith and Alice Nash

Volume 33, Number 2, 2003

Les Abénaquis au Québec : des grands espaces aux luttes actuelles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1082585ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1082585ar

See table of contents

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)
1923-5151 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Smith, N. & Nash, A. (2003). La linguistique liturgique du père Aubery : aperçu ethnohistorique. *Recherches amérindiennes au Québec*, *33*(2), 7–17. https://doi.org/10.7202/1082585ar

Article abstract

Father Joseph Aubery (1673-1756) spent almost fifty years at the Abenaki mission of Saint-François de Sales, today known as Odanak. He produced an important manuscript dictionary of the Abenaki language along with Catholic devotional and liturgical texts. These manuscripts were written in a dialect of Abenaki that was already becoming outdated in Aubery's lifetime, yet they were widely used for a period of 200 years, from Odanak to the Maliseet community of Woodstock, New Brunswick. As this article shows, the fact that Aubery was used for so long, by so many people, raises broader questions about the sociocultural context in which these texts were produced, disseminated, and used by missionaries and by Wabanaki people. Moreover, Aubery's work also raises questions about the usefulness of the term "Western Abenaki", espoused by the *Handbook of North American Indians* (vol. 15), for the period before 1800.

Tous droits réservés © Recherches amérindiennes au Québec, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La linguistique liturgique du père Aubery
Aperçu ethnohistorique

Nicholas N. Smith
Chercheur autonome, Brunswick, Maine
et
Alice Nash
Department of History, University of Massachusetts, Amherst

Traduit de l'anglais par Nicole Beaudry

Le père Joseph Aubery (1673-1756) vécut pendant quarante-six ans à la mission abénaquise de Saint-François de Sales, connue aujourd'hui sous le nom d'Odanak. Ses tâches de missionnaire incluaient la traduction en langue abénaquise de textes religieux et liturgiques catholiques mais, en plus, il colligea un dictionnaire français-abénaquis important. Il rédigea ses manuscrits dans une forme d'abénaquis qui, à son époque, commençait déjà à disparaître ; malgré tout, on les utilisa pendant près de deux cents ans sur une vaste étendue de territoire, c'est-à-dire à Odanak, mais également à Woodstock dans le Nouveau-Brunswick. Si tant de gens, pendant si longtemps, on eu recours aux travaux d'Aubery, plusieurs questions difficiles se posent quant au contexte socioculturel qui prévalait lors de la production de ces textes et de leur diffusion, ainsi que de leur usage tant par les missionnaires que par les locuteurs des langues abénaquiennes (*Abenakian*, en anglais, Goddard 1996 : 4)[1], ce qui inclut les Abénaquis, les Pénobscots, les Malécites et les Passamaquoddys. En dépit du fait que la langue des textes d'Aubery était de plus en plus archaïque ou peut-être au contraire à cause de cela, on en vint à associer ce langage avec une tradition catholique centrée sur les activités de l'église. Cela contribue en partie à expliquer la controverse qui secoua Odanak, en 1830, lorsque le ministre protestant, ainsi que l'enseignant formé à Dartmouth, Pierre-Paul Wzôkhilain (aussi connu sous le nom de Peter Masta), publièrent un recueil liturgique et d'autres textes religieux en recourant à un dialecte abénaquis moderne.

Par ailleurs, bien que l'expression « Abénaquis de l'Ouest » (Western Abenaki) ait été adoptée dans le volume 15 (*Northeast*) du *Handbook of North American Indians,* qui constitue un modèle standard dans notre domaine d'étude depuis sa publication en 1978, la présente étude de l'œuvre d'Aubery démontre comment cette expression peut engendrer une vision erronée de l'histoire. Il est important de comprendre que, tout au long du XXe siècle, les anthropologues ont fondé leurs regroupements tribaux pour la plupart sur des critères linguistiques. Le *Handbook* perpétue cette tradition, en grande partie parce que la délimitation d'appartenances ethniques à partir d'informations ethnohistoriques est relativement récente et qu'elle continue d'évoluer (Stewart-Smith 1998 : 8, 10 ; Bourque 1989 ; Baker 2003). Il semble que ce soit le linguiste Frank Siebert qui, à partir de recherches effectuées auprès des Pénobscots depuis 1935, aurait créé la distinction entre Abénaquis « de l'Ouest » et « de l'Est » (Smith 1951 ; Stewart-Smith 1998 : 11). L'expression « Abénaquis de l'Ouest » est surtout utile après 1800, alors que des populations comme celle d'Odanak se stabilisèrent enfin, après une longue période caractérisée par la mouvance migratoire de ses habitants (Day 1981 : 6 ; Sévigny 1976). Toutefois, en ce qui concerne les périodes antérieures à 1800, il importe de démontrer ici que cette expression porte à confusion.

recherches amérindiennes au québec
Vol. XXXIII, N° 2, 2003

Le problème des dialectes en [*l*] ou en [*r*]

Dans sa publication de 1643 (1936), *A Key into the Language of North America*, Roger Williams a souligné une étonnante caractéristique des langues parlées par les populations autochtones de la Nouvelle-Angleterre. Là où un groupe utilisait un [*l*], nous dit-il, un autre pouvait utiliser un [*r*], un [*n*], ou même un [*y*], ce qu'il illustra par le mot « chien » qui se dit *anùm* dans le dialecte cowweset, *ayim* en narragansett, *arum* en quinnipiuck et *alùm* en nipmuck (Pickering 1833 : 571). Ces langues sont proches parentes de la branche orientale de la famille linguistique algonquienne. Les spécialistes de la linguistique historique considèrent que ces divers sons très ressemblants (le *n*, le *y*, le *r* et le *l*) sont des « réflexes » d'un son ancestral reconstitué qu'ils désignent par la lettre **r* en proto-algonquien oriental (Goddard 1978, 1996 ; Teeter 1967). John Eliot, un missionnaire protestant qui est l'auteur d'un important corpus de textes liturgiques au XVIIe siècle, a relevé plusieurs autres exemples de la distribution géographique de ces « réflexes ». Dans son livre, publié en 1666, *The Indian Grammar Begun,* il signale : « Nous au Massachusetts, prononçons le *n*. Les Indiens nipmucks prononcent un *l*. Et les Indiens du Nord prononcent un *r* » (Eliot 1822 [1666] : 248).

Aujourd'hui, le dialecte en [*r*] du XVIIe siècle est tombé dans l'oubli dans les communautés abénaquiennes et micmaques, sauf en ce qui concerne certains noms de lieux comme Aroostook, Carrabassett, Ripogenus et Restigouche. La transformation du [*r*] au [*l*] s'effectua rapidement au XVIIIe siècle, si rapidement, en fait, que la langue apprise par Aubery à Odanak autour de 1700 n'était plus la forme prépondérante au moment de sa mort en 1755. Des noms de village qui présentent aujourd'hui des variations telles que Aroseguntacook et Alsigontekw, Norwottock et Nolwotogg, ou encore Restigouche et Listiguj, témoignent de l'existence, et parfois de la corésidence, de locuteurs de dialectes en [*r*] ou en [*l*]. La transformation s'est apparemment diffusée le long d'un axe sud-ouest / nord-est dans le nord de la Nouvelle-Angleterre et des Maritimes. Par exemple, Eliot dit que les Nipmucks du centre du Massachusetts parlaient un dialecte en [*l*], alors que le [*r*] caractérisait les « Indiens du Nord » qui, selon lui, devaient inclure les Penacooks occupant la région de la haute vallée de la rivière Merrimack. Des documents datant du milieu du XVIIe siècle font tous usage du [*r*] pour écrire le nom Merrimack, tel que dans le compte rendu de 1655 rédigé par les deux Anglais qui avaient engagé des guides penacooks pour remonter la « Merremak Riuer » (Day 1975 : 377-78). Mais en 1685, Kancamagus, un petit-fils du grand chef penacook Passaconaway, utilisa la forme [*l*] en parlant de la « Malamake River » lorsqu'il rédigea une série de pétitions en anglais signée de son nom anglais, John Hogkins ou Hawkins (Belknap 1992 : 508-509). Les Penacooks furent sérieusement perturbés autour des années 1700 et ils durent se déplacer sur des distances considérables avant de revenir à leur terre natale. Pendant cette période, ils accueillirent des réfugiés nipmucks et d'autres provenant de la région située dans la vallée de la rivière Connecticut (Day 1975 : 385-86 ; Stewart-Smith 1998).

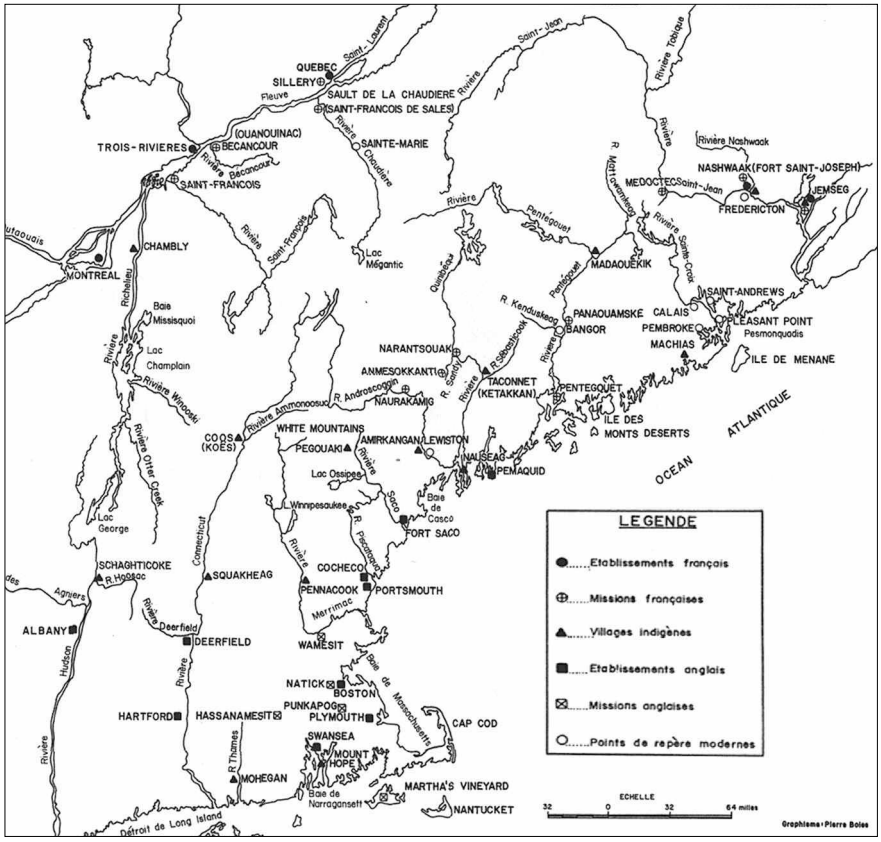
Le passage du son [*r*] au son [*l*] ne constitue pas, en soi, un changement majeur en ce qui concerne la langue parlée (Goddard 1978 : 75-76). Il ne signale pas non plus une différence formelle entre dialectes, qui exigerait d'effectuer une comparaison systématique de tous les sons (phonologie), des formes grammaticales (morphologie), des séquences de mots (syntaxe) et des racines des mots (lexique) [Day 1981 : 113]. Qui plus est, des missionnaires catholiques tels qu'Aubery ont continué d'orthographier avec un [*r*], selon le dialecte qu'ils avaient appris, même après que la langue parlée eut commencé à se transformer. Cependant, l'usage du [*r*] ou du [*l*] constitue une variante importante sur laquelle plusieurs se sont prononcés de différentes manières depuis le XVIIe siècle (Hallowell 1928 : 113 ; Pickering 1933 : 570-571 ; Day 1967 : 110-111 ; Goddard 1978 : 75-76). Plutôt que de débattre des causes de cette transformation en termes linguistiques, nous proposons de faire un examen minutieux du contexte socioculturel dans lequel les textes d'Aubery ont été produits, diffusés et utilisés au fil des ans, en accordant une attention toute spéciale aux moments où des tensions se manifestèrent en lien avec des changements dans la langue. Toutefois, il est utile de faire une bref retour historique sur la question de la linguistique missionnaire pour mieux comprendre le travail d'Aubery.

Le XVIIe siècle

Les missionnaires devaient posséder une bonne connaissance des langues amérindiennes, ainsi que de bonnes traductions de la liturgie, s'ils voulaient convertir les Amérindiens au christianisme (Hanzeli 1969). En suivant la méthode déjà utilisée avec succès depuis plus d'une centaine d'années par les jésuites en Amérique centrale (Jetten 1994), les missionnaires catholiques français envoyés dans les missions en Acadie avaient appris une seule langue qui devait leur permettre de desservir une vaste région. Des missionnaires transférés d'un groupe de locuteurs abénaquis à l'autre ne se plaignirent d'aucune difficulté linguistique majeure, bien que la région s'étendît de la rive sud du Saint-Laurent jusqu'à la côte atlantique, plus à l'est, et vers le sud, dans tout le Maine.

Énémond Massé (1575-1646) fut le premier missionnaire à posséder une bonne connaissance d'une langue amérindienne. Lorsqu'il décida, en 1611, de passer l'hiver avec la famille de Louis Membertou, un fils du chef Henri Membertou de Port-Royal (Wallis et Wallis 1955 : 16), il prescrivit, en quelque sorte, une manière de procéder que d'autres missionnaires linguistes adoptèrent par la suite. Un campement d'hiver en forêt offrait une opportunité idéale d'immersion dans la nouvelle langue. Néanmoins, la plupart des missionnaires n'avaient pas l'envie de se soumettre à ce mode de vie. Les Capucins fondèrent un séminaire à Port-Royal en 1636, où ils enseignèrent d'abord aux garçons seulement, puis ils ouvrirent une autre école pour les filles en 1641. Les frères capucins Éléazar, Félix de Troyes et Francis-Marie de Paris enseignèrent au séminaire et devinrent « très familiers avec la langue abénaquise de cette région » (Lenhart 1916 : 227). Ces deux approches caractéristiques des missionnaires – c'est-à-dire installer la mission chez les gens et attirer les gens à la mission – prévalurent à la fois, jusque dans les années 1700.

Les missionnaires qui arrivèrent plus tard dans la région purent bénéficier du travail de leurs prédécesseurs. Par exemple, Ignace de Paris (? - 1662) arriva à la mission acadienne en 1641 et élargit le cercle de ses tournées pour inclure les villages situés sur les rivières Penobscot et Kennebec. Il a donc pu, en 1641, aider de ses conseils Gabriel Druillettes (1610-1681) qui construisit une petite église à Norridgewock, sur la Kennebec (Comeau 1966 : 379-380). En 1647, il y avait déjà douze prêtres et cinq frères capucins assignés en Acadie (Morrison 1984 : 80). Ce furent ces missionnaires catholiques qui établirent les bases du travail linguistique sur la langue abénaquise destiné à servir ensuite aux autres missionnaires qui leur succéderaient en Nouvelle-France.



Le Monde des Abénaquis, ou la Terre du Levant, vers 1675-1713
(D'après Sévigny1976 : face à la page 128)

Au XVIIe siècle, tous ces groupes parlaient un dialecte en [*r*].

Les déplacements des Abénaquis et de leurs missionnaires augmentèrent après 1675. En 1683, grâce aux fonds offerts par la Marquise de Bauche pour acheter du terrain en vue de la construction d'une nouvelle église, le père Jacques Bigot (1644-1711) et son frère Vincent (1649-1720) fondèrent la mission de la rivière Chaudière pour desservir les convertis abénaquis qui venaient de Sillery (Shea 1869 : 392). En 1687, ils construisirent une chapelle à Saint-Castin, sur la rivière Penobscot (Cummings 1895 : 181). On attribua plus tard aux frères Bigot le déplacement de six cents Abénaquis provenant du Maine et du Nouveau-Brunswick vers la mission de Saint-François de Sales, à Odanak (Shea 1869 : 393), même si certains Abénaquis préféraient demeurer là où ils étaient. En 1686, l'évêque Jean-Baptiste de la Croix de Chevrières de Saint-Vallier (1653-1727) fit un arrêt à Meductic, un village malécite, en route vers Port-Royal. Les Malécites lui demandèrent alors de leur envoyer un missionnaire. L'évêque agréa à leur demande en leur envoyant le père Simon Girard de la Place (1657-1699) [Gingras 1966].

En 1690, Sébastien Râle (1657-1724) fut assigné à Norridgewock, le village abénaquis-canibas, sur la rivière Kennebec, où son prédécesseur, Gabriel Druillettes, avait connu tant de succès dans les années 1640. Des gens de la rivière Kennebec pratiquaient la chasse dans une vaste région allant des îles de la baie Casco à la rive nord du fleuve Saint-Laurent. Les Canibas et les autres populations abénaquises se déplaçaient constamment d'une région de chasse à l'autre, ce qui leur donnait l'occasion de rencontrer les gens de groupes avoisinants. Dans la documentation écrite, on peut retracer les déplacements de chefs importants : par exemple, Madockawando, qui voyageait de Meductic, au Nouveau-Brunswick, jusqu'à la baie Casco, dans le Maine, ou encore Taxous, qui avait certainement visité la plupart des villages abénaquis de son époque. La nouvelle de l'arrivée du père Râle se communiqua rapidement à d'autres communautés et, peu après, un groupe de « païens » malécites (probablement d'Edmunston ou de Madawaska) l'invitèrent à devenir « leur » prêtre. Déclinant l'invitation, Râle demeura à Norridgewock, à part une brève assignation ailleurs. Il rendit cependant visite aux communautés de Bécancour et du lac Mégantic (Shea 1869 : 598), fondées par des gens provenant de la région côtière de Kennebec, dans le Maine, mais qui passaient l'hiver dans les environs de Bécancour. Râle est l'auteur d'un important dictionnaire manuscrit du dialecte en [*r*] parlé à Norridgewock.

Les jeunes séminaristes français qui se destinaient à l'action missionnaire en Amérique du Nord étaient généralement choisis dès le début de leur formation, afin de les préparer à exercer leurs fonctions dans une région spécifique. Le cas du père Louis-Pierre Thury, envoyé au Canada en 1675 pour compléter ses études de séminariste, illustre bien l'excellente formation linguistique que recevaient les missionnaires. Deux ans plus tard, il fut ordonné prêtre et envoyé en Acadie, où on lui fit don d'une terre en vue d'établir une mission à Miramichi. Son travail incluait des visites le long de la rivière Saint-Jean, ainsi qu'à Port-Royal. Trois ans plus tard, il accepta l'invitation de Jean-Vincent d'Abbadie, baron de Saint-Castin (1652?-1707), qui l'incitait à déménager à Pentagoët (Baudry 1966 : 649). On dit que Thury parlait également couramment le penobscot (Shea 1886 : 594).

Il était possible à des missionnaires comme Thury de séjourner dans toutes les missions de l'Est, parce que les langues y étaient mutuellement intelligibles. En 1677, le père Jean Morain, fondateur de la mission du Bon-Pasteur à Rivière-du-Loup qui desservait les Gaspésiens et les Etchemins, l'exprime dans une phrase désormais classique. Après avoir établi que les Etchemins étaient des Pénobscots, des Passamaquoddys et des Malécites et que les Gaspésiens parlaient le micmac, le 20 juin 1677, Morain écrivait :

> [Q]uoi quil n'ayent qu'vne mesme langue, elle a cependant quelque Chose de different a mesure quil sEsloignent d'Icy, et ceux de pempteg8et [Penobscot] estants plus pres des Abnakis ont aussy plus de leur langue (Thwaites 60 : 262)

Plusieurs petits carnets de poche ayant appartenu à des missionnaires ont été conservés dans diverses archives, ce qui nous permet de croire que ces carnets faisaient partie de l'équipement standard du missionnaire. Les missionnaires y consignaient des prières en langue amérindienne, ainsi que des hymnes et des portions de services religieux, afin de les utiliser

lorsqu'ils rendaient visite à des familles parties à la chasse. Les missionnaires encourageaient également les Amérindiens à recopier le matériel liturgique, afin de leur permettre de continuer leurs dévotions lorsqu'ils vivaient en forêt.

Entre-temps, dans les colonies anglaises, on incitait les populations autochtones du sud de la Nouvelle-Angleterre à venir vivre dans des « villes-où-l'on-priait » (*praying towns* en anglais), sous la direction du ministre protestant John Eliot. Notons que l'usage de cette expression par les Anglais pour désigner ces communautés, laisse croire qu'il y aurait eu plus de ségrégation et d'assimilation qu'en réalité. Au XVIIe siècle, les Anglais avaient fondé quatorze de ces communautés, bien que tous leurs habitants ne fûssent pas nécessairement membres à part entière de leurs Églises (Gookin 1970 : 65-132). On incitait les « Indiens qui priaient » à lire la Bible, et certains apprirent aussi à écrire en anglais ainsi que dans leur propre langue (Monaghan 1990, Goddard et Bragdon 1988[2]. Cette tentative d'assimilation forcée fut complètement interrompue en 1675 par le déclenchement d'une guerre menée par Metacomet – que les Anglais appelaient « King Philip » – et l'on appela ce conflit « guerre du Roi Philippe ». Malgré leurs premières victoires sur les Anglais, les survivants autochtones du sud de la Nouvelle-Angleterre ne profitèrent pas beaucoup de la fin de cette guerre, en 1676. Ceux qui étaient associés de trop près à Metacomet et à ses guerriers avaient été tués ou vendus comme esclaves dans les Antilles; d'autres furent obligés de travailler comme engagés dans des familles anglaises. Bon nombre de leurs enfants furent placés dans des orphelinats ou comme engagés, perdant ainsi contact avec leurs propres familles, leurs cultures et leurs langues (J.M. O'Brien 1997 ; Plane 2000 : 116). Il n'est donc pas étonnant que certains survivants aient fui vers le nord, emportant avec eux leur connaissance de la liturgie protestante et les modes de vie anglais. Ceux qui venaient du nord et du centre du Massachusetts, comme les Penacooks et les Nipmucks, parlaient un dialecte en [*l*].

Le père Antoine Silvy (1683-1711) compila un dictionnaire montagnais dans les années 1674 à 1678. Il déplorait l'arrivée au nord du Saint-Laurent, en territoire montagnais, de locuteurs d'un dialecte en [*l*] qui venaient de loin au sud du Saint-Laurent. En 1676, un groupe de Penacooks provenant de la région de la rivière Merrimack se déplacèrent vers le nord, jusqu'à Sillery, où les missionnaires catholiques prirent bonne note de leur usage de ce même dialecte (Sévigny 1976 : 122-126). Moins d'un an plus tard, dès 1701, des Sokokis et des Loups venant de la moitié occidentale de la Nouvelle-Angleterre, ainsi que des réfugiés penacooks, suivirent leurs traces. D'autres, incluant des Sokokis, des Penacooks et des Cowassucks – tous locuteurs du dialecte en [*l*] –, allèrent à Odanak et y demeurèrent jusqu'à aujourd'hui (Day 1996 : vii).

Pendant le XVIIIe siècle, on assiste à une transformation rapide de la langue au nord de la Nouvelle-Angleterre. Le son [*r*] fut remplacé par le son [*l*], sauf quand il s'agissait de noms propres et de noms de lieux. Plus d'un facteur explique ce changement qui, nous le répétons, n'est que l'indice le plus évident d'autres changements langagiers, mais il est clair que l'arrivée des locuteurs du dialecte en [*l*] dans des communautés où on utilisait le [*r*] eut un effet ; le contact avec le français et l'anglais constitue sans doute une autre explication. Toutefois, on continua d'écrire le [*r*] bien après que la langue parlée eut changé. Dans la prochaine section, nous retracerons les étapes de la transformation du [*r*] au [*l*] en examinant les textes écrits par le père Joseph Aubery.

Le XVIIIe siècle : l'œuvre du père Aubery

Jeune homme, Joseph Aubery s'intéressait déjà beaucoup aux missions auprès des Amérindiens d'Amérique du Nord et il sollicita un poste en Nouvelle-France. Malgré sa santé fragile, on agréa à sa requête et il fut envoyé à Laval où il termina ses études. On l'envoya ensuite à la mission Saint-François de Sales pour parfaire sa formation pratique, ce qui incluait d'apprendre la langue autochtone. Ordonné prêtre quelques mois plus tard, il célébra sa première messe le 21 septembre 1699. Il ne s'écoula que peu de temps avant que les aînés abénaquis ne lui témoignent de l'admiration pour son talent oratoire dans leur langue (Johnson 1974 : 23). En 1701, on l'envoya à la mission malécite de Meductic pour succéder au père Simon, qui avait fondé cette mission en 1685 et qui y mourut en 1699 (Raymond 1950 : 82). Le père Vincent Bigot accompagna d'abord Aubery à Meductic, puis il le quitta pour aller en mission chez les Pénobscots. Rien n'indique qu'Aubery ait eu quelque difficulté que ce soit avec la langue d'Odanak sur la rivière Saint-Jean. Après avoir passé sept ans à Meductic, Aubery fut renvoyé à Odanak en 1709, et le père Jean-Baptiste Loyard (1678-1731), qui avait également reçu sa formation à Odanak, le remplaça à Meductic (Léger 1929 : 106), où il continua d'utiliser les mêmes manuels qu'Aubery pour les services religieux.

Nous ne savons pas exactement quand Aubery commença à compiler son dictionnaire du dialecte abénaquis en [*r*] mais la forme manuscrite la plus ancienne de son dictionnaire date de 1710 (Pilling 1891 : 18) alors qu'il venait d'être réassigné à Odanak. Il est logique d'en déduire que sa compilation de plus de cinq cents pages commença très tôt après son premier séjour à Odanak, qu'il la continua à Meductic, pour la terminer lorsqu'il revint de nouveau à Odanak. L'anthropologue A. Irving Hallowell a soulevé la possibilité qu'Aubery ait pu emprunter des données à Râle, qui avait lui-même commencé un dictionnaire au moins une décennie auparavant. Hallowell a finalement conclu qu'il n'y avait pas de preuve, bien que les deux dictionnaires utilisent la même orthographe (Hallowell 1928 : 101).

Rien n'indique qu'il y ait eu un contact direct entre Aubery et Râle, ce dernier étant occupé à compiler son propre dictionnaire, à Norridgewock. On pourrait penser que ces deux lexicographes voisins auraient aimé échanger leurs observations mais on ne leur connaît ni correspondance ni rencontre. Par contre, on sait que Râle a eu des échanges avec d'autres missionnaires. Le père Joseph-Louis Germain (1633-1722) dit dans son *Report for the Acadian Mission for 1711* que les trois missionnaires de la mission en Acadie – Râle à Norridgewock, Loyard à Meductic et Pierre de La Chasse (1640-1747) à Pentagoet –

> ont soin de visiter et de s'assembler de tems en tems tout pour se confesser mutuellement que pour conferer de doutes qu'ils peuvent avoir, et des moïens necessaires tant pour leur avancement spirituel, que pour la conduite de leur troupeau (Thwaites 66 : 206).

L'absence manifeste de contact s'explique peut-être par le fait qu'Aubery voyageait moins que Râle alors que ce dernier était un correspondant bien moins prolifique qu'Aubery. Râle a suivi l'exemple de ses prédécesseurs, nommément Massé et Druillettes, en allant vivre avec une famille de chasseurs pendant un hiver. Si ce mode de vie lui permit de se concentrer sur son dictionnaire, il n'était pas propice à envoyer du courrier, ni à en recevoir. Il n'existe que cinq lettres écrites par Râle datant du temps qu'il passa dans les missions amérindiennes, soit entre 1689 et 1724 (Calvert 1991 : 229-276). Par ailleurs, il est

probable que la santé d'Aubery ne lui permettait pas de vivre l'expérience exigeante du mode de vie des chasseurs abénaquis.

Le linguiste Frank Siebert dit un jour à Nicholas Smith qu'à son avis, le travail de Râle était supérieur à celui d'Aubery (Smith 1951), bien que les copies des manuscrits liturgiques de ce dernier soient plus nombreuses. Alors que Râle passait ses hivers en forêt, Aubery demeurait à Odanak, s'occupant à traduire la liturgie et à compiler son dictionnaire. Cela lui était possible en grande partie grâce au fait que les habitants d'Odanak pourraient profiter de la proximité des grandes villes comme Montréal et Québec comme sources économiques éventuelles. Si les hommes d'Odanak s'adonnaient encore à la chasse, le mode de vie centré sur la chasse y avait perdu de son importance, plus encore que dans d'autres communautés. Aubery contribua donc à faire d'Odanak une ville dominée par l'Église comme à l'époque médiévale, en souhaitant qu'elle devienne la communauté-mère de tous les Abénaquis.

Plusieurs des nouveaux venus à Odanak, originaires de la Nouvelle-Angleterre, avaient été influencés jusqu'à un certain point par les coutumes anglaises avant d'émigrer vers le nord. Il ne fait pas de doute que cela contribua au succès d'Aubery. Parmi ces émigrants, plusieurs avaient connu un style de vie centré autour d'un village dont la subsistance était assurée par l'horticulture, même avant l'expansion des colonies anglaises. Ils ont peut-être été attirés par Odanak à cause de sa promesse de stabilité et de sécurité, du moins en comparaison avec ce qu'ils laissaient derrière eux. D'autre part, les gens de Norridgewock et les autres groupes de chasseurs ont maintenu un mode de vie plus traditionnel axé sur la chasse. Ils ne voyaient pas l'utilité de demeurer dans un village où le gibier ne suffisait plus à faire vivre toute une population. Druillettes avait construit une petite église à Norridgewock en 1646, mais il s'était adapté au nomadisme saisonnier. Râle suivit son exemple après 1690, accompagnant des groupes de familles dans leurs voyages entre les îles de la baie Casco et les forêts au nord du Saint-Laurent (Thwaites 67 : 139, 219 ; Shea 1886 : 144).

La façon de fonctionner de chacun de ces missionnaires-linguistes reflète des différences dans leurs modes de vie respectifs. Les Amérindiens traditionnels de Râle avaient, selon toute apparence, mémorisé la liturgie à la manière de ceux qui vivent selon la tradition orale, plutôt qu'en se fiant aux écritures. Râle transcrivit les mots de « ses » Amérindiens pour son propre profit plutôt que pour celui de sa congrégation (Thwaites 67 : 143-145). À l'opposé, Aubery suivit l'exemple du missionnaire Chrétien Leclercq qui travailla chez les Micmacs au XVIIe siècle. Aubery voulait que les jeunes gens recopient ses prières et ses hymnes, ainsi que le contenu du manuel liturgique dont ils se servaient à l'église du village, et qu'ils les emportent avec eux à la chasse. Ses manuscrits ont donc été copiés, tant par les jeunes que par les vieux, et apportés à d'autres villages (Davis 1991 : 22 ; Boardman 1900 : 151). Les missionnaires s'occupèrent également de les distribuer. Étienne Laverjat (1679-1761), un nouveau missionnaire, fut envoyé en 1711 auprès d'Aubery pour y recevoir sa formation en langue abénaquise. Durant ses cinquante ans de missionnariat, Laverjat servit dans sept villages différents de la Mission acadienne (Charland 1974 : 3). Laverjat utilisait les manuels liturgiques dans six missions situées entre la rivière Penobscot, dans le Maine et la rivière Mississquoi, dans le Vermont.

Le travail du père Râle prit fin avec la destruction de Norridgewock en 1724 et la mort d'environ un tiers de ses habitants, incluant Râle. Les survivants se dispersèrent dans d'autres communautés abénaquises, du moins provisoirement. Cependant, la mission de Norridgewock continua de fonctionner jusqu'à ce qu'elle soit abandonnée en 1754 (Lapomarda 1977 : 11), cinq ans avant l'attaque sur Odanak par les Rogers' Rangers. Nicholas Smith a recueilli plusieurs histoires d'évasion transmises par des familles pénobscots, passamaquoddys et malécites. Les descendants des familles de Norridgewock sont maintenant répartis un peu partout, à Odanak, mais aussi dans le Maine, avec des Pénobscots et des Passamaquoddys (Smith 1951 ; Eckstorm 1934). Toutefois, ces réfugiés apportèrent avec eux des traditions orales plutôt que des textes écrits. Le dictionnaire de Râle ayant échappé à la destruction est maintenant conservé à la bibliothèque de Harvard University, dans une grosse boîte de bois. Il a été édité et publié par John Pickering près de cent ans après la mort de Râle (Pickering 1833 : 375-565).

Pendant ce temps, au XVIIIe siècle, les écrits de John Eliot devenaient de plus en plus difficiles à trouver en Nouvelle-Angleterre, ce qui causait des problèmes au révérend Ammi Ruhamah Cutter (1705-1746), ordonné prêtre en 1730 et premier ministre du First Parish Church à Yarmouth, Maine. Cutter, en avant sur son temps, réserva une section de bancs d'église aux Amérindiens, présumément des protestants qui venaient du sud de la Nouvelle-Angleterre ou des Pequakets en service dans un fort tout près. En 1742, le gouvernement à Boston conféra à Cutter le titre de Gardien du poste de traite amérindien à Saco. Il lui manquait un dictionnaire de la langue indienne et il se sentit obligé d'en compiler un, *A Dictionary and Grammar of Dialects of the Ossippee and Pegwacket Tribes* (Shipton 1945 : 505-506 ; Rowe, s.d. : s.p. ; Day 1967). Bien qu'il ait été perdu, ce document conserve toute son importance parce qu'il a été écrit dans le dialecte en [*l*]. En hiver, les Amérindiens en service dans les forts partaient vers le nord chasser avec leurs amis et leurs parents habitant à Odanak, où il est probable qu'ils rencontrèrent Aubery.

À Odanak, Aubery continua son travail de traduction de textes religieux dans la langue amérindienne qu'il connaissait – semblant ignorer que des locuteurs de dialectes différents étaient arrivés à Odanak. Peut-être présumait-il que les nouveaux arrivants se conformeraient à la langue locale, ou peut-être se sentit-il contraint par le défi de traduire plus d'ouvrages ? Aubery mourut à Odanak en 1755 et fut enterré dans l'église même à laquelle il avait consacré tant d'efforts. Il avait travaillé pendant cinquante-quatre ans auprès des Abénaquis, dont quarante-six ans à Odanak, rêvant d'y consolider les assises d'un grand village qui accueillerait toutes les tribus abénaquises. En résumant la vie et l'œuvre d'Aubery, Pilling écrit ceci : « Le père Aubery connaissait bien la langue abénaquise. Il a beaucoup écrit, presque toujours dans cette langue. Par son travail acharné et persévérant, pendant quarante-six ans, il a constitué une importante collection de manuscrits précieux. » (1891 : 19) Ces manuscrits furent laissés à Odanak afin que d'autres missionnaires puissent s'en servir. Un de ses successeurs, Jean-Baptiste de La Brosse (1724-1782), a bénéficié des travaux d'Aubery mais il a également laissé des preuves tangibles de la façon dont la langue s'est transformée.

La Brosse arriva au Canada en 1754, un an avant la mort d'Aubery. Après un bref séjour à Québec, il fut envoyé en Acadie où il servit dans les communautés abénaquises et malécites pendant près d'un an. En 1758, il fut envoyé à Odanak pour assister le père Pierre-Joseph-Antoine Roubaud (1724-1789 ?). La Brosse se fit une excellente réputation comme linguiste. Apparemment, et contrairement à Aubery, La Brosse était conscient de la transformation de la langue à Odanak et il a vite compris le besoin de compiler un dictionnaire du dialecte

en [*l*]. Deux ans après son arrivée à Odanak, il avait terminé un manuscrit, le *Radicum Uabanakaerum Sylva*, un dictionnaire abénaquis-latin et latin-abénaquis Cet ouvrage qui optait pour le dialecte en [*l*] parut seulement cinq ans après la mort d'Aubery, sous le pseudonyme « J.B. Nudenans ». Jusqu'à tout récemment, on a pensé que Nudenans était « un Indien qui avait été instruit par les jésuites » (Gill 1886 : 16 ; Boardman 1900 : 157). Lorsque Peter L. Paul, un Malécite, entendit parler de Nudemans par E. Tappan Adney (1868- 1950), il traduisit ce mot par « assistant », disant qu'il aurait souhaité pouvoir identifier cette personne. Paul prenait pour acquis que « l'Indien Nudenans » parlait la langue de son peuple. Maintenant que le véritable auteur a été correctement identifié (Hébert 1980 : 457-459), on croit que La Brosse s'était servi du nom parce qu'il voulait qu'on se souvienne de lui comme étant quelqu'un qui se faisait un devoir d'aider les Indiens. En 1759, lorsque les Rogers' Rangers ont attaqué Odanak et détruit le village, La Brosse était chapelain dans l'armée française à Québec.

Pendant de nombreuses années, on a cru que tous les écrits d'Aubery avaient disparu dans l'incendie de l'église d'Odanak causé par les Rogers' Rangers. Lorsqu'il fut apparent que ce n'était pas le cas, plusieurs conclurent que La Brosse avait emporté avec lui le Catéchisme et le Dictionnaire d'Aubery durant son service dans l'armée, les préservant ainsi de la destruction (Hébert 1984 : 239), mais cette explication sous-estime l'ampleur de la diffusion des textes d'Aubery. Certes, un nombre indéterminé de manuscrits d'Aubery furent détruits lors de l'attaque mais un nombre étonnant de copies faites de son vivant ont survécu, incluant une copie de 1750. Les jeunes gens recopiaient les écrits les plus importants d'Aubery afin de les utiliser pour leurs dévotions lorsqu'ils partaient à la chasse, tandis que les églises des missions abénaquises détenaient des copies additionnelles destinées à l'usage de leurs congrégations respectives. Il existe des copies manuscrites des textes liturgiques d'Aubery signées par des Indiens comme Pierre Louis, Thérèse Takoubaque et Louis Philippe Obasawin, et « par la main d'un savant indien de 1812, Joseph Laurent ». Ces copies ont été récupérées par l'anthropologue A. Irving Hallowell durant les années 1920 à la maison du chef Joseph Laurent (petit-fils du Joseph Laurent signataire du manuscrit) après que sa maison eut passé au feu. Hallowell les donna ensuite au Museum of the American Indian où ils ont été microfilmés, et ils sont maintenant conservés dans la Wabanaki Collection de la Huntingdon Free Library, Bronx, New York (Davis 1991 : 22). Il y a une cinquantaine d'années, quelques aînés pénobscots ont parlé à Nicholas Smith d'une vieille femme de leur village qui avait séjourné un certain temps à Odanak dans le but de copier des manuscrits liturgiques pour le père Michael Charles O'Brien (Smith 1951). Il s'agit sans doute de Sister Scholastica, « en 1879, une femme indienne éduquée de Old Town » (Boardman 1900 : 151). Les manuels d'Aubery continuèrent d'être utilisés dans le Maine, sur la rivière Saint-Jean, et à Odanak, au XIXe et au XXe siècle.

Il est évident que les Abénaquis ont continué d'utiliser les documents produits par Aubery longtemps après sa mort. Même s'ils n'étaient pas disponibles sous forme d'imprimé, le soin qu'ont pris les gens à copier et à préserver les livres de prières et le Catéchisme montre bien que l'on continua à leur accorder beaucoup de valeur, tant sur le plan émotionnel que sur les plans politique et religieux, même après l'abandon du dialecte en [*r*] dans lequel ils avaient été écrits. Et c'est ainsi que l'histoire se perpétue.

Les textes liturgiques après l'époque d'Aubery

En 1760, Québec tomba aux mains des Anglais et presque tous les missionnaires français retournèrent en France parce qu'il était illégal pour des prêtres catholiques de pratiquer en Nouvelle-Angleterre, tout comme les ministres protestants risquaient la peine de mort s'ils officiaient en France. Il s'écoula trente ans avant que de nouveaux missionnaires catholiques soient envoyés dans la plupart des villages amérindiens.

Après la Révolution américaine, le révérend Daniel Little fut envoyé en ministère auprès des Pénobscots et des Malécites. Il ne bénéficia d'aucune formation dans ces langues et ne possédait même pas de lexique. Il emportait avec lui une copie de la Bible d'Eliot, publiée au XVIIe siècle, mais ni l'un ni l'autre groupe amérindien ne la comprenait. Little, comme Cutter avant lui, constitua son propre lexique. À la fin de sa session d'enseignement, il était en mesure de comparer sa liste de mots avec celle de Cutter et, à son grand étonnement, il constata la similarité de presque tous les termes (Clark 1926 : 394). Malheureusement, les lexiques de Cutter et de Little ont été perdus. Bien que, dans le Maine, les manuscrits d'Aubery fûssent encore utilisés pour les services religieux, il semble que les Indiens ne faisaient que répéter « en perroquet » les mots d'une langue qu'ils ne comprenaient pas.

En 1791, le jésuite François Ciquard fut envoyé auprès des Passamaquoddys. C'était la première fois qu'un évêque américain faisait venir un missionnaire français dans le Maine. Prêt à travailler dans une mission amérindienne, il lui manquait toutefois la formation linguistique que ses prédécesseurs avaient reçue à Québec, et la langue lui causa beaucoup de difficultés (Léger 1929 : 136). Plus tard, en service à Odanak, il se familiarisa avec la langue (Charland 1942 : 213-220), si bien qu'en 1794 le gouverneur Thomas Carleton (env. 1735-1817), convaincu de la compétence linguistique de Ciquard, l'invita à prendre du service auprès des Malécites qui vivaient sur la rivière Saint-Jean, entre Fredericton et Madawaska (Albert 1920 : 126). Parmi les papiers d'Aubery, Nicholas Smith découvrit un catéchisme en dialecte en [*l*] élaboré par Ciquard. Ces papiers, conservés au Maine Historical Society, avaient été envoyés en 1887 au père Michael O'Brien, à Bangor, Maine, par le père Dewey, de Woodstock, Nouveau-Brunswick. Un petit carnet de poche anonyme catalogué par la Trinity College Library de Hartford, Connecticut, sous le nom *A Catholic Church Liturgy and Ritual*, a été attribué à Ciquard. Il contient des prières, des enseignements, des confessions, etc., empruntant les deux formes de dialectes, en [*r*] et en [*l*]. Un des successeurs de Ciquard, Eugene Vetromile, ne croit pourtant pas que Ciquard ait assez bien maîtrisé la langue pour en être l'auteur (Erickson 1987 : 132). Toutefois, nous croyons que cette confusion s'explique aisément. Dans son district, qui s'étendait de Madawaska à Fredericton, au Nouveau-Brunswick, il y avait des gens qui parlaient les deux dialectes. Comme d'autres avant lui, Ciquard copiait ce dont il avait besoin pour son ministère à partir des manuscrits disponibles dans les villages amérindiens. Il les copiait dans le petit carnet de notes typique qui faisait partie des objets que les missionnaires emportaient avec eux à cette époque ; le nom inscrit sur le carnet identifiait son propriétaire plutôt que son auteur.

De la même façon, le père François Eustache Lesueur a aussi laissé plusieurs manuscrits portant sa signature lorsqu'il mourut en 1792. Mais on pense maintenant que le manuscrit *Sylvicorum Uanbanakorum* était une copie du *Radicum Uabanakaerum Sylva* du père La Brosse (Hébert 1984 : 256). Lesueur a servi dans

plusieurs missions abénaquises et il a probablement rendu visite à des groupes plus à l'est qui étaient sans missionnaire depuis plusieurs années. Ainsi, le nom de Lesueur sur un manuscrit en identifiait le propriétaire et non l'auteur.

Le père James B. Romagné (1762-1836), fuyant la Révolution française, accepta d'aller en mission, en 1799, à Old Town et à Pleasant Point, dans le Maine (Léger 1929 : 142). Il servit à cette mission amérindienne du Maine de 1799 à 1818. Comme ceux de ses prédécesseurs qui avaient été envoyés dans des villages amérindiens isolés, il a dû, pour converser avec les gens, apprendre la langue du village auquel il avait été assigné. On dit qu'il arriva à maîtriser la langue en cinq ans, mais qu'il s'était rendu compte que les manuels liturgiques d'Aubery qui étaient à sa disposition n'étaient pas dans le dialecte des gens de son village. La santé de Romagné étant devenue fragile, il se sentit obligé de quitter la mission amérindienne du Maine en 1818, mais il avait eu le temps de produire une nouvelle version de l'œuvre du père Aubery sous le titre de l'*Indian Prayer Book: Compiled and Arranged for the Benefit of the Penobscot and Passamaquoddy Tribes*. On se servit de ces textes en manuscrits jusqu'à leur publication en 1834. La version publiée de cet ouvrage est fort rare et on croit que les exemplaires ont peut-être été enterrés avec les morts. De fait, jusqu'au milieu du XXe vingtième siècle, plusieurs Malécites, ainsi que des Passamaquoddys et des Pénobscots, demandaient à être enterrés avec leur livre de prières, entre autres celui qui avait été publié par Eugene Vetromile en 1856 (Smith 1951).

Le son [*l*] a continué à se répandre chez les Malécites après 1800. Une copie manuscrite du *Kyrie*, transcrit en dialecte en [*l*] et signé par « Étienne Thomas » en date du 3 septembre 1816, a été découverte récemment par l'ethnohistorien Vincent Erickson. Celui-ci le dénicha chez un Amérindien âgé, à plus de cent milles de l'embouchure de la Saint-Jean (1979 : 82). La famille Thomas était une famille de chefs depuis plusieurs générations. Le nom « Étienne » fait peut-être allusion à un mariage avec une femme de la famille Attean, qui était aussi une famille de chefs pénobscots. Cette version malécite, écrite dans un dialecte en [*l*], constitue une preuve de l'introduction de ce dialecte sur la Saint-Jean dès le début du XIXe siècle.

À Odanak, le clergé catholique s'accrocha au dialecte en [*r*] des textes manuscrits d'Aubery, et la publication, en 1830, de deux manuels liturgiques en dialecte en [*l*] par l'Abénaquis Pierre ou Peter Paul Wzôkhilain (1800-1890?) provoqua une véritable guerre de dialectes. Wzôkhilain, ministre protestant et enseignant à Odanak, était également connu sous le nom de Osunkhirhine (remarquez qu'il utilisait d'abord le [*r*] pour écrire son nom) et de Peter Masta. Son identité a longtemps constitué une sorte de mystère : était-il, ou non, un Abénaquis ? Toutefois, Day a conclu que « rien ne prouve que Peter Paul n'était pas abénaquis » (1981 : 90). L'Abbé Honorius Provost nous offre plus de détails sur son histoire :

> Le mouton noir, en l'occurrence, fut un nommé Pierre-Paul Osunkhirhine, fils d'un Abénaquis et d'une Métisse, qui, devenue veuve, s'était remariée à un Blanc nommé Toussaint Masta, un adopté promu notable dans la tribu. De cette alliance échut à notre homme le surnom plus bref de « Masta ». (1985 : 19)

Wzôkhilain fut éduqué à la Moor's Charity School, à Hanover, dans le New Hampshire (aujourd'hui le Dartmouth College) où il étudia en 1822 et 1823, et de nouveau de 1826 à 1829 (Richarson 1930). Pendant l'intervalle, il travailla auprès des Pénobscots. Les habitants de la région de Bangor, Maine, avaient senti le besoin de faire quelque chose pour les Pénobscots qui étaient restés sans missionnaire de 1818 à 1828. S'ils ne pouvaient pas leur fournir un prêtre, ils pouvaient leur donner un maître d'école. C'est ainsi que la Society for the Improvement of the Penobscot Indians a été fondée en 1823. Ils engagèrent Wzôkhilain comme enseignant et religieux auprès des Penobscots, de 1825 à 1827, dans l'espoir qu'un prêcheur amérindien réussirait à les convertir du catholicisme au protestantisme. Les membres de la Society n'étaient sans doute pas au courant des changements linguistiques qui avaient cours à cette époque mais d'autres, dans les communautés, s'en rendaient compte. Vetromile dit que le choix de Wzôkhilain résultait d'un conflit politique interne constant entre le Old Party et le New Party à Old Town, situé sur Indian Island (Day 1981 : 88-89 ; Vetromile 1866 : 109-110). Wzôkhilain parlait et enseignait en dialecte en [*l*] et il a sans doute influencé plusieurs Pénobscots avec sa religion protestante. Sa présence incita l'évêque à trouver un missionnaire pour les Pénobscots, et Virgil Barker arriva bientôt pour assumer les tâches du missionnaire.

À Indian Island, Wzôkhilain fit connaissance avec les guerres de dialectes qui s'annonçaient. Selon toute vraisemblance, des Amérindiens venus de la Nouvelle-Angleterre, habitués à la vie de village, vinrent s'y installer avec leur dialecte en [*l*]. Il est normal qu'un prêtre connaisse mieux les résidents permanents que les chasseurs traditionnels qui préféraient naviguer sur les rivières pénobscots et qui passaient peu de temps au village. Les manuels liturgiques utilisant le [*r*] et comportant les corrections de Romagné, c'est-à-dire remplaçant les [*r*] par les [*l*], entre autres changements, étaient encore en usage du temps de Wzôkhilain et, vu la demande par leurs utilisateurs, furent enfin publiés en 1834. Cette distinction est importante parce que, vers la fin du XIXe siècle, les chercheurs présumèrent que le dialecte pénobscot du XVIIe siècle utilisait le [*l*] : Pilling (1891 : 540) commet ainsi une erreur quand il définit le travail de Wzôkhilain comme étant pénobscot, alors qu'il s'agit de l'abénaquis (Prince 1910 : 183-184). Pilling a également jugé que le travail de Romagné portait sur le dialecte pénobscot tel qu'il était devenu, techniquement, à cette époque. On a ici un excellent exemple montrant la nécessité de retracer les liens entre des catégories linguistiques et d'autres aspects de la tradition historique.

Parmi les Pénobscots, à Old Town, il semble que le [*l*] et le [*r*] aient été interchangeables pendant de nombreuses années. Ainsi le guide pénobscot rendu célèbre par Henry Thoreau – qui l'appelait Joe Polis – s'identifie comme « Porus » lors du rencensement de 1858 (Gray 1987 : 14). J.F. Spaulding nous fait remarquer que parfois Joe signait son nom avec un [*r*], et d'autres fois, avec un [*l*] (MacDougall 2001 : 320-323). Le choix de l'un ou de l'autre ne semblait pas lié à son auditoire et il n'était même pas systématique au sein d'un même document. Même si plus de cinquante ans s'étaient écoulés depuis que Romagné avait qualifié de « pénobscot » le dialecte en [*l*] de Old Town, n'y avait-il pas d'autres Pénobscots qui parlaient le dialecte en [*r*] ? La lignée de chefs de la famille Attean, réunissant des chasseurs conservateurs et fiers du fait que leur lignage ancestral remontait jusqu'à Madockawando, provenait de la communauté de Lincoln Islands. Il est possible que ces chasseurs aient continué de parler le dialecte plus ancien en [*r*], peut-être pour maintenir un écart avec les locuteurs du dialecte en [*l*] des autres communautés qui s'étaient déplacées vers Old Town après la guerre. Bien que les familles non chrétiennes de chasseurs aient continué d'entretenir des contacts avec les gens de Old Town, ils en avaient peu avec le prêtre (Smith 1951).

Pendant cette même période, le père Louis-Edmond Demillier, en service chez les Passamaquoddys, concluait que les écrits d'Aubery, de Râle et de Romagné, ainsi que d'autres manuscrits hérités de ses prédécesseurs, avaient été écrits dans une langue différente de celle que parlaient les Passamaquoddys en 1834. Demillier écrit :

> [Les] Abénakis en se divisant pour former plusieurs peuplades ont aussi changé leur langage. Les Pénobscots parlent encore à peu près l'ancien [langage], mais les Passamaquoddys n'y entendent qu'à peine [...]. Leurs prières [sont] toutes composées en langue abénaquise ou en pénobscot; langues qu'ils [les Passamaquoddys] ne parlent pas [mais qu'ils] comprennent. De sorte que je suis obligé d'apprendre deux langues au lieu d'une seule (Erickson 1987 : 124, notre trad. d'après une copie du document original où il manque certains mots)

En 1839, Marguerite Joseph Marie, une femme malécite ou passamaquoddy, a laissé une note à la main sur un manuscrit de Demillier, note qui n'a été que partiellement traduite en anglais. Elle écrit : « la religion que j'embrasse n'est pas facile » (*ibid.* 1987 : 131). Peut-être faisait-elle référence à des défis spirituels, mais elle exprimait peut-être également sa frustration devant le fait qu'il n'existait pas de manuel liturgique écrit dans la langue parlée à l'époque.

En 1829, Wzôkhilain retourna à Odanak comme enseignant et comme ministre protestant. Parmi les Pénobscots d'Indian Island, Wzôkhilain se trouva confronté à une faction traditionaliste. À Odanak, son travail le plaça en conflit avec le prêtre catholique et avec les factions politiques qui distinguaient les catholiques des protestants. L'Abbé Maurault exprimait peut-être ses propres sentiments lorsqu'il rapportait que les Abénaquis « repoussèrent avec horreur ces prédications » (Maurault 1866 : 618). Toutefois, les Abénaquis n'avaient entendu personne prêcher dans leur propre langue depuis plus de cinquante ans et ils vinrent l'écouter (*ibid.*). Très vite aussi, ils eurent de quoi lire. En 1830, Wzôkhilain avait publié *Wawasi lagidamwoganek*, un manuel liturgique protestant en dialecte en [*l*]. (Il serait intéressant d'examiner la ressemblance entre celui-ci et l'ouvrage de Romagné). Plus tard la même année, Wzôkhilain publia *Wobanaki kimzowi awighigan*, un livre de lecture et d'épellation, en dialecte abénaquis en [*l*], dont il se servit dans son école (Wzôkhilain 1830a, 1830b) et qui demeurait empreint de l'éthique protestante.

D'un côté, à l'église catholique d'Odanak, l'abbé Luc Aubry, qui ne parlait pas l'abénaquis, continua d'utiliser les vieux manuels liturgiques d'Aubery. De son côté, Wzôkhilain – même s'il n'atteignait que sa propre congrégation dans ses fonctions de ministre protestant – rejoignait presque toutes les familles comme enseignant et comme auteur par l'entremise des enfants en âge d'aller à l'école. En effet, les enfants tant catholiques que protestants allaient à son école, où seul le dialecte en [*l*] était enseigné. Qui plus est, son abécédaire et livre de lecture en abénaquis était accessible dans sa forme publiée, alors que l'ouvrage d'Aubery n'existait que sous forme manuscrite. C'est durant ces années que Pierre Paul Wzôkhilain se présentait sous le nom de Peter Masta.

Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que les jeunes enfants catholiques ne puissent plus comprendre les manuels manuscrits d'Aubery. Aubry sentait donc que l'église catholique se faisait miner par un ministre protestant, parce qu'il enseignait aux enfants catholiques dans une langue différente de celle des manuscrits liturgiques en usage à l'époque. Certaines pressions furent exercées pour que Masta soit renvoyé de sa position d'enseignant, mais elles ne remportèrent d'abord que peu de succès. Cependant, l'influence de Masta s'amenuisa dans les années 1840 et 1850 parce qu'il se trouva mêlé à plus d'une controverse. Il s'agit d'une époque de l'histoire d'Odanak qui mériterait une étude plus approfondie afin de fournir un complément aux histoires racontées par Maurault (1866) et Charland (1964). L'abbé Aubry, comme Aubery, n'a jamais produit de manuel liturgique dans un dialecte contemporain, et les gens devaient choisir entre les manuscrits archaïques d'Aubery et les textes imprimés de Masta.

En 1884, le chef Joseph Laurent s'est fermement prononcé en faveur du dialecte en [*l*] accepté à Odanak en publiant son *New Familiar Abenakis and English Dialogues*. La transition du [*r*] au [*l*] fut complétée à Odanak en seulement deux générations après la publication controversée des textes de Masta en dialecte en [*l*]. Toutefois, le chef Laurent, bon catholique, était également un « meneur de prières » (*Prayer Chief*) capable de remplacer le prêtre aux services du dimanche lorsqu'il s'absentait. Cet homme, auteur d'un dictionnaire de la langue abénaquise dans un dialecte en [*l*], se servait encore des manuels liturgiques d'Aubery (utilisant le [*r*]) lorsqu'il menait les services religieux (Smith 1951).

L'usage persistant des textes liturgiques d'Aubery ne découlait pas seulement de l'influence des prêtres catholiques. Comme il a été démontré, tant les missionnaires catholiques que les missionnaires protestants se sont efforcés de fournir des manuels liturgiques dans une langue plus contemporaine. Quelques Abénaquis ont continué à valoriser et à utiliser les textes plus anciens parce que l'usage d'une langue archaïque et l'association ainsi faite avec les générations antérieures leur conféraient plus de signification. Ainsi, certaines personnes s'accrochaient aux textes anciens, *non parce* qu'ils parlaient la même langue mais bien parce qu'ils ne la parlaient justement pas. Lorsque Mme Polchies, la grand-mère malécite de Peter Paul, mourut en 1932, elle exigea que l'on célèbre l'ancien service funèbre, celui qui utilisait les textes d'Aubery (Smith 1951). Au milieu du XXe siècle, certains Passamaquoddys et certains Malécites récitaient encore des prières et des hymnes bien connus, appris oralement, c'est-à-dire en apprenant par cœur les textes d'Aubery. Sarah Gabriel, l'aînée passamaquoddy responsable de l'enseignement des manuels liturgiques catholiques aux jeunes, à Peter Dana's Point, en 1950, était aveugle. Bien qu'il lui fût impossible de lire, elle avait bien mémorisé les chants, les prières et les récitations de la liturgie catholique et elle les enseigna aux jeunes dans une langue qui n'était plus très bien comprise. À Kingsclear, les Malécites récitaient également le service et les prières dans une langue archaïque, ne sachant pas tout à fait la signification des paroles qui leur avaient été enseignées par des Amérindiens provenant de Kennebec plusieurs années auparavant (Smith 1951). Cet usage n'est pas sans rappeler la récitation de prières en latin, ou l'usage de la magnifique forme de la langue de King James utilisée dans la Bible (en anglais), qui n'est plus très familière pour la plupart des anglophones.

Cette pratique de la récitation de mémoire s'applique à d'autres textes en plus de ceux d'Aubery. En 1952, Sabattus Tomah, un Passamaquoddy, emmena Nicholas Smith faire un enregistrement de Sarah Gabriel, alors qu'elle chantait des hymnes tirés de l'*Indian Goodbook* publié par Vetromille en 1856. Cette tradition existe encore vingt-cinq ans plus tard. Walker écrit ceci :

> … à ma connaissance, personne n'est capable de lire des mots choisis au hasard dans le *g'udebuk*. On regarde le début d'un texte liturgique familier et cela sert d'aide-mémoire. Pour les aînés passamaquoddys, le *g'udebuk* constitue un héritage précieux, un lien avec les générations précédentes et un outil qui déclenche la récitation correcte de longs textes familiers. Il ne s'agit très certainement pas de la représentation graphique des sons de la langue. (1984 : 44-45)

Les traductions publiées des textes de Vetromile, tout comme les écrits liturgiques manuscrits d'Aubery en usage à Odanak et comme les chants traditionnels, étaient chantées avec des mots aujourd'hui sans signification mais qui représentaient un lien avec leur patrimoine.

Conclusion

Les populations parlant la langue abénaquise se sont servi des documents produits par Aubery longtemps après son décès. Des copies manuscrites de son dictionnaire peuvent être consultées aujourd'hui au Musée des Abénaquis à Odanak (Seeber 1986 : 297-311), au Musée national des civilisations à Hull, à l'Archevêché de Québec, au Maine Historical Society, à Portland, Maine, au Dartmouth College Library à Hanover, New Hampshire, et aux archives du Museum of the American Indian à New York. Il y a trente ans, chaque musée détenant un manuscrit d'Aubery présumait qu'il se trouvait en possession de l'unique exemplaire original de la main d'Aubery, sans se rendre compte que plusieurs copies existaient dans plusieurs autres collections d'archives. Le fait que tant de copies d'un si difficile texte de plus cinq cents pages ont été transcrites à la main témoigne de la valeur accordée pendant longtemps au travail d'Aubery. Son dictionnaire, ainsi que ses textes liturgiques, ont été utilisés pendant plus de deux cents ans, d'Odanak à Meductic.

Plusieurs autres facteurs doivent être pris en considération si on veut comprendre le contexte socioculturel dans lequel le travail d'Aubery a été produit, puis, diffusé et utilisé. Les textes d'Aubery avaient pour but de répandre les œuvres missionnaires. En respectant la tradition lancée par les jésuites en Amérique du Sud et amenée ensuite en Nouvelle-France, chaque missionnaire héritait de ses prédécesseurs une collection de matériaux linguistiques et tentait de la compléter. Cela constitue une des raisons pour laquelle les textes d'Aubery furent utilisés pendant si longtemps à Meductic, où Aubery séjourna de 1701 à 1709. En effet, si une certaine confusion émane du fait qu'Aubery eut constamment recours au dialecte en [*r*], même s'il était déjà démodé à son époque, c'est qu'Aubery ne reconnut jamais le changement et que les missionnaires qui vinrent après lui se plaignirent que les manuels liturgiques ne pouvaient plus être utiles puisque les gens n'en comprenaient plus les paroles. Ses textes revêtirent une dimension politique au début du XIXe siècle, alors que l'Église catholique percevait une menace dans l'usage de textes en dialecte en [*l*] produits par des protestants comme Wzôkhilain.

Le dictionnaire d'Aubery, ainsi que ses textes liturgiques, ont beaucoup de valeur aux yeux des autochtones. Si la langue archaïque a pu surprendre les missionnaires non autochtones qui possédaient mal la langue abénaquise, cela n'a pas empêché un certain nombre d'Abénaquis d'utiliser ses écrits jusqu'au XXe siècle. Les multiples copies des manuscrits d'Aubery ont survécu parce que les gens les copiaient pour leur propre usage et les emportaient avec eux lors de leurs déplacements. Les gens ne se souciaient pas de conventions qui écrivaient un [*r*] alors qu'ils prononçaient un [*l*], ni de l'usage de mots moins familiers. En effet, il y a des preuves montrant que ces textes constituaient des aide-mémoire pour la récitation, comme les ceintures de wampum. La nature archaïque du langue d'Aubery a servi à augmenter la valeur de ces textes parce que les gens en tiraient un sentiment de continuité avec leurs ancêtres.

Cette étude de la vie et de l'œuvre d'Aubery met également en lumière les déplacements de population dans la diaspora algonquienne du XVIIe et du XVIIIe siècles et elle soulève des questions sur les processus dynamiques qui ont fait réagir les communautés à l'arrivée et au départ de réfugiés. Jusqu'à présent, les études portant sur les relations intertribales ont plutôt insisté sur la guerre et la diplomatie, et surtout en relation avec les Européens. Mais les changements survenus durant toutes ces années, que l'on retrace ici en analysant les travaux d'Aubery et la transition entre le [*r*] et le [*l*], soulèvent aussi des questions sur la façon dont les gens arrivaient à s'entendre, sur la façon dont ils maintenaient des frontières d'identité et de culture et sur l'assimilation (ou non) de leurs différences. Et c'est au point que Gordon Day a écrit : « Le problème n'est pas, alors, qu'il n'existe pas de culture Saint-François (ou culture Odanak) mais qu'il semble n'y avoir qu'une seule culture et un seul langage dans un village dont on dit qu'il avait été constitué d'une dizaine ou une douzaine de bandes. » (Day 1967 : 109) Ces changements sont plus complexes qu'une soi-disant évolution entre l'époque d'Aubery et le moment présent. De fait, la langue abénaquise moderne est tout à fait différente de celle du dictionnaire d'Aubery. Day attribue cela à l'arrivée massive de gens des vallées de la Missisquoi et de la Connecticut ainsi que de la région de Schaghticoke, qui parlaient tous des dialectes en [*l*] (Day 1967 : 110-111 ; 1981 : 117). La langue parlée à Odanak est aujourd'hui appelée l'« abénaquis de l'Ouest » parce qu'elle reflète les langues parlées par des locuteurs abénaquiens qui arrivèrent à Odanak à partir de régions à l'ouest du Maine (Day 1978).

L'expression « abénaquis de l'Ouest » ou « Western Abenaki » est surtout utile pour la période postérieure à 1800, lorsque la population d'Odanak commença à se stabiliser et, techniquement, elle ne réfère qu'à la langue. Elle ne s'applique pas à la langue des manuscrits d'Aubery, bien qu'il l'ait apprise de gens qui habitaient Odanak à l'époque. Le *Handbook of North American Indians* classe les langues d'Aubery et de Râle parmi celles des « Abénaquis de l'Est » (Goddard 1978 : 71 ; 1996 : 4). Cela peut prêter à confusion pour les chercheurs qui se fondent sur des critères linguistiques sans discrimination. Selon Stewart-Smith (1998 : 14), une solution possible serait d'inscrire la distinction géographique en utilisant des minuscules : « western Abenaki », ou des majuscules pour les distinctions de langue : « Western Abenaki »*.

La division Est-Ouest s'explique, entre autres, par le fait que, pendant une bonne partie du XXe siècle, les chercheurs se sont appuyés sur un modèle riverain d'organisation sociale, associant les différentes nations avec des systèmes d'écoulement des eaux spécifiques (Bourque 1989 : 257-260). Les rivières coulent sur un axe Nord-Sud et, lorsqu'elles sont considérées comme frontières, elles répartissent les populations comme étant de l'Est et de l'Ouest. Cette façon de voir n'a été remise en question qu'à partir du moment où elle a été consacrée par le *Handbook*, et dans la littérature contemporaine il

* [N.d.l.T.] Cette distinction ne pourrait être applicable en français, où la règle applique nécessairement une majuscule au terme *géographique*, contrairement à la langue qui prend une minuscule.

existe une tension entre les chercheurs qui tentent d'apporter plus de précision sur l'identification des groupes abénaquiens et sur leurs déplacements dans le temps. Pour n'en citer que quelques-uns, Bourque (1989) et Bragdon (1996) notent tous deux la différence entre les groupes habitant les côtes, l'intérieur du territoire ou des territoires plus près des sources des rivières. Le travail récent de Baker sur les Almouchiquois de la côte sud du Maine et du nord-est du Massachusetts nous offre un nouvel éclairage sur certaines descriptions de Samuel de Champlain à propos des peuples wabanakis durant la période de contact. Parlant de Champlain, Baker note que « depuis des décennies, les chercheurs ont mis de côté ses observations parce que sa division tripartite entre Souriquois, Etchemins et Almouchiquois ne correspondait pas à la répartition Est-Ouest des Abénaquis, ni à la répartition riveraine de ces gens » (Baker 2003). De toute évidence, il y a encore fort à faire pour concilier les résultats d'analyses linguistiques avec d'autres sources d'informations ethnohistoriques.

Notes

1. Le mot *Abenakian* est un néologisme, un nouvel usage calqué sur *Iroquoian*, 'iroquoien', pour désigner un groupe de langues très voisines, y compris celles des Abénaquis, des Pénobscots, des Malécites et des Passamaquoddys. Tandis qu'on groupe aujourd'hui sous le terme « Wabanakis » cinq groupes ethniques importants : les Malécites (l'orthographie préférée au New Brunswick et au Maine est « Maliseet »), les Passamaquoddys, les Pénobscots, les Abénaquis et les Micmacs (pour des raisons historiques et linguistiques, les Micmacs ne font pas partie de la présente étude), l'expression « Abenakian » ou 'locuteurs des langues abénaquiennes' réfère quant à elle aux quatre premiers de ces cinq groupes, ainsi qu'aux Canibas et aux Norridgewocks, des groupes qui jouèrent un rôle fondamental lors des événements des XVIIe et XVIIIe siècles. Il s'agit d'une catégorie linguistique adoptée dans le volume 17 (*Language*) du *Handbook of North American Indians* (Goddard 1996 : 4) et le terme est utile aux ethnohistoriens parce qu'il permet d'éliminer les distinctions géographiques et temporelles.
2. Il est à noter que, dans la documentation écrite, on a l'habitude de nommer cette langue le « massachusett ». Par contre, des descendants wampanoags de ces communautés langagières qui travaillent au renouveau de la langue, l'appelent le « wopanaak » (Burrell 2000, Sukiennik 2002; Fermino 2003).

Ouvrages cités

ALBERT, Thomas, 1920 : *Histoire du Madawaska d'après les recherches historiques de Patrick Therriault et les notes manuscrites de Prudent L. Mercure*. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire.

AUBERY, Father Joseph, 1715 : *Dictionnaire François-Abénaquis*. Ms. Portland, ME, Maine Historical Society.

— , 1995 : *Father Aubery's French Abenaki Dictionary.* Trans. Stephen Laurent. Portland, ME, Chisholm Brothers.

BAKER, Emerson W., 2003 : « Finding the Almouchiquois: Native American Families, Territories and Land Sales in Southern Maine ». *Ethnohistory* (à paraître).

BAUDRY, René, 1966 : « Thury, Louis-Pierre », in Francis Halpenny, dir., *Dictionary of Canadian Biography* 1 : 649. Toronto, University of Toronto Press.

BELKNAP, Jeremy, 1992 : *The History of New Hampshire,* vol. 1. Facsimilé. [1831]. Bowie, MD, Heritage Books.

BOARDMAN, Samuel Lane, 1900 : « Library of the Very Rev. M.C. O'Brien, V.G., P.R. » *Descriptive Sketches of Six Private Libraries of Bangor, Maine*, p. 141-161. Bangor, ME.

BOURQUE, Bruce, 1989 : « Ethnicity on the Maritime Peninsula, 1600-1759 ». *Ethnohistory* 36(3) : 257-284.

BRAGDON, Kathleen J., 1996 : *Native People of Southern New England*. Vol. 221, Civilization of the American Indian Series, Norman, University of Oklahoma Press.

BURRELL, Chris, 2000 : « Wopanaak Spoken Here ». *The Boston Globe*, 5 nov. : E5-E6.

CABOT, William E., 1929 : « Rhode Island Indian Place Names ». *Rhode Island Historical Society Collections* 22(2) : 34.

CALVERT, Mary R., 1991 : *Black Robe on the Kennebec*. Monmouth, ME, Monmouth Press.

CHARLAND, Thomas-M., 1942 : *Histoire de Saint-François-du-Lac*. Ottawa, Collège Dominicain.

— , 1964 : *Les Abénakis d'Odanak*. Montréal, Les Éditions du Lévrier.

— , 1974 : « Lauverjat, Étienne », in Francis Halpenny, dir., *Dictionary of Canadian Biography* 3 : 359-360. Toronto, University of Toronto Press.

CIQUARD, François, [n.d.] : « Catholic Church. Liturgy and Ritual. Abnaki [*sic*] ». Ms, Hartford, CT, Trinity College. CLARK, Calvin Montagu, 1926 : *History of Congregational Churches in Maine*. Portland, Me., Southworth Press.

COMEAU, J.-Rodger, 1966 : « Ignace de Paris », in Francis Halpenny, dir., *Dictionary of Canadian Biography* 1 : 379-380, Toronto, University of Toronto Press.

CUMMINGS, Ephraim Chamberlain, 1894 : « Capuchin and Jesuit Fathers at Pentagoet ». *Maine Historical Society Historical Collections* 2(5) : 161-89.

DAVIS, Mary B., 1991 : « The Wabanaki collection and the William Wallace Tooker Papers in the Huntington Free Library: A Guide to the Microfilm Edition ». Bronx, NY, Huntington Free Library.

DAY, Gordon, 1965 : « The Identity of the Sokokis ». *Ethnohistory* 12 : 237-247.

— , 1967 : « Historical Notes on New England Languages », in *Contributions to Anthropology : Linguistics I (Algonquian)*, p. 107-112. Ottawa, National Museum of Canada, Bulletin 214, Anthropological Sciences 78.

— , 1975 : « Early Merrimack Toponymy », in William Cowan, dir., *Papers of the Sixth Algonquian Conference (1974)*. Ottawa, National Museums of Canada, p. 372-389.

— , 1978 : « Western Abenaki », in Bruce G. Trigger, dir., *Handbook of North American Indians,* vol.15, *Northeast*. Washington, Smithsonian Institution.

— , 1981 : *The Identity of the St. Francis Indians*. Mercury Series, Canadian Ethnology Service Paper 71, Ottawa, National Museum of Canada.

— , 1996 : *Western Abenaki Dictionary*, vol. 2. Mercury Canadian Ethnology Service Paper 128, Ottawa, Canadian Museum of Civilization.

ECKSTORM, Fannie Hardy, 1934 : « The Attack on Norridgewock, 1724 ». *New England Quarterly* 7 : 541-578.

ELIOT, John, 1666 : *The Indian Grammar Begun: Or, An Essay to Bring the Indian Language into Rules.* Massachusetts Historical Society Collections, 2d ser., Vol. 9, p. 223-312.

ERICKSON, Vincent O., 1979 : « The Thomas Kyrie Manuscript », in William Cowan, dir., *Papers of the Tenth Algonquian Conference*. Ottawa, Carleton University, p. 79-91.

— , 1987 : « And to God Speak Penobscot », in Willliam Cowan, dir., *Papers of the Eighteenth Algonquian Conference*. Ottawa, Carleton University, p. 121-136.

FERMINO, Jessie Little Doe., 2003 : « Wampanoag Language and Culture ». Communication à la University of Massachusetts, Amherst, 13 février.

GILL, Charles, 1886 : *Notes sur de vieux manuscrits Abénakis*. Montréal, Eusèbe Senécal et Fils.

GINGRAS, Frédéric, 1966 : « Giraud de la Place, Simon », in Francis Halpenny, dir., *Dictionary of Canadian Biography* 1 : 338-339. Toronto, University of Toronto Press.

GODDARD, Ives, 1978 : « Eastern Algonquian Languages », in Bruce G. Trigger, dir., *Handbook of North American Indians,* vol. 15, *Northeast*. Washington, Smithsonian Institution, p. 70-77.

— , 1996 : « Introduction », in Ives Goddard, dir., *Handbook of North American Indians*, vol. 17, *Languages*. Washington, Smithsonian Institution.

GODDARD, Ives, et Kathleen J. BRAGDON, 1988 : *Native Writings in Massachusetts.* Philadelphia, American Philosophical Society. 2 vol.

GOOKIN, Daniel, 1970 : *Historical Collections of the Indians in New England*. Annoté par Jeffrey H. Fiske. N.P., Towtaid.

GRAY, Ruth, 1987 : « Census of the Penobscot Indians March 25th 1858 ». *Maine Seine* 9(1) : 11-17.

HALLOWELL, A. Irving, 1928 : « Recent Changes in the Kinship Terminology of the St. Francis Abenaki », in *Atti del XXII Congresso Internazionale degli Americanisti (1926),* p. 97-145. Roma, Stabilimento Tipografico Riccardo Garroni.

HANZELI, Victor Egon, 1969 : *Missionary Linguistics in New France: A Study of Seventeenth and Eighteenth Century Descriptions of American Indian Languages*. The Hague, Mouton.

HÉBERT, Léo-Paul, 1980 : « La Brosse, Jean-Baptiste de ». *Dictionnaire biographique du Canada, 1771-1800*. Vol. IV. Québec, Presses de l'Université Laval, p. 457-459.

— , 1984 : *Histoire ou Légende ? Jean-Baptiste de la Brosse*. Montréal, Bellarmin.

JETTEN, MARC, 1994 : *Enclaves amérindiennes : les « réductions » du Canada, 1637-1701*. Sillery, Septentrion.

JOHNSON, Micheline D., 1974 : « Aubery, Joseph », in Francis Halpenny, dir., *Dictionary of Canadian Biography* 3 : 23-25. Toronto, University of Toronto Press.

LA BROSSE, Jean-Baptiste de, 1760 : *Radicum Uabanakaearum Sylva*. Fonds 263, Archives du Séminaire de Nicolet, Nicolet, P.Q.

LAPOMARDA, Vincent A., 1977 : *The Jesuit Heritage of New England*. Worcester, MA, Graphic Arts for the Jesuits of Holy Cross College, Inc.

LÉGER, Sister Mary Celeste, 1929 : *The Catholic Indian Missions in Maine (1611-1820)*. Studies in American Church History 8, Washington, D.C., The Catholic University of America.

LAURENT, Joseph, 1884 : *New Familiar Abenakis and English Dialogues. The First Ever Published on the Gramatical System*. Québec, Léger Brousseau.

LENHART, John, 1916 : « The Capuchins of Acadia and Northern Maine ». *Catholic Historical Society of Philadelphia* 27(3) : 191-229 ; (4) : 300-327; 28(1) : 47-63.

MacDOUGALL, Pauleena, 2001 : « The Penobscot Writing of Joseph Polis », in John D. Nichols, dir., *Actes du Trente-Deuxième Congrès des algonquinistes,* p. 318-331. Winnipeg, University of Manitoba.

MAURAULT, J.A., 1866 : *Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours*. Sorel, La Gazette de Sorel.

MONAGHAN, E. Jennifer, 1990 : « "She Loved to Read in Good Books" : Literacy and the Indians of Martha's Vineyard, 1643-1725 ». *History of Education Quarterly* 30(4) : 492-521.

MORRISON, Kenneth M., 1984 : *The Embattled Northeast, the Elusive Ideal of Alliance in Abenaki-Euroamerican Relations*. Berkeley, CA, University of California Press.

O'BRIEN, Jean M., 1997 : *Dispossession by Degrees: Indian Land and Identity in Natick, Masschusetts, 1650-1790*. New York, Cambridge University Press.

O'BRIEN, Michael Charles, 1897 : *A Brief Catechism for the Use of the Old Town Indians.* Old Town, Maine.

PICKERING, John, dir., 1833 : « A Dictionary of the Abenaki Language in North America ». *Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences* n.s. 1 : 375-565.

PILLING, James Constantine, 1891 : « Bibliography of the Algonquian Languages ». *Bureau of American Ethnology Bulletin* 13, Washington, D.C., Smithsonian Institution.

PLANE, Ann Marie, 2000 : *Colonial Intimacies: Indian Marriage in Early New England*. Ithaca, N.Y., Cornell University Press.

PRINCE, John Dyneley, 1910 : « The Penobscot Language of Maine ». *American Anthropologist*, n.s. 12(2) : 183-208.

PROVOST, Honorius, 1985 : *Les Abénaquis du Canada et le pouvoir civil*. Québec, La Société historique de Québec.

RAYMOND, William O., 1950 : *The River St. John, Its Physical Features, Legends and History from 1604 to 1784*. Sackville, N.B., The Tribune Press.

RICHARDSON, Leon R., 1930 : « The Dartmouth Indians ». *Dartmouth Alumni Magazine* 22 : 524-527.

ROWE, William Hutchinson, [s.d.] : *Yarmouth Personages, An Introduction*. [Yarmouth?], Maine.

SEEBER, Pauleena MacDougall, 1986 : « Dialect Symbols in Aubery's Dictionary », in William Cowan, dir., *Actes du Dix-Septième Congrès des algonquinistes*. Ottawa, Carleton University, p. 297-311.

SÉVIGNY, P.-André., 1976 : *Les Abénaquis : Habitat et Migrations (17e et 18e siècles)*. Cahiers d'histoire des jésuites, 3. Montréal, Bellarmin.

SHEA, John G., 1869 : « Notes on the Early History of the Catholic Church in New England ». *Historical Magazine*, ser. 2, vol. 5 : 391-394.

— , 1886 : *The Catholic Church in Colonial Days: The Thirteen Colonies, the Ottawa and Illinois Country, Louisiana, Florida, Texas, New Mexico and Arizona, 1521-1763*. Vol. I of *A History of the Catholic Church within the Limits of the United States, From the First Attempted Colonization to the Present Time*. NY, John G. Shea.

SHIPTON, Clifford K., 1945 : *Sibley's Harvard Graduates*. Boston, Massachusetts Historical Society, 7 : 505-506.

SILVY, Antoine, 1974 : *Dictionnaire Montagnais-Français (ca 1678-1684)*. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec.

SMITH, Nicholas N., [1951 – jusqu'à ce jour] : « Field notes ». En la possession de Nicholas N. Smith.

STEWART-SMITH, David, 1998 : *The Pennacook Indians and the New England Frontier, circa 1604-1733*. Ph.D. Diss, The Union Institute.

SUKIENNIK, Greg, 2002 : « Woman Reclaims Dying Tribal Tongue ». *The Los Angeles Times*. Mar. 18 : A8.

TEETER, Karl V., 1967 : « Genetic Classification in Algonquian ». *Contributions to Anthropology: Linguistics I (Algonquian)*, p. 1-6. Ottawa, National Museum of Canada, Bulletin 214, Anthropological Sciences 78.

THWAITES, Reuben G., dir., 1896-1901 : *The Jesuit Relations and Allied Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791: the Original French, Latin, and Italian Texts, with English Translations and Notes*. 73 vol. New York, Pageant.

VETROMILE, Eugene, S.J., 1856 : *The Indian Good Book*. New York, Edward Dunigan.

— , 1866 : *The Abnakis and Their History*. New York, James B. Kirker.

WALKER, Willard, 1984 : « Literacy, Wampums, The *G'udebuk,* and How Indians in the Far Northeast Read ». *Anthropological Linguistics* 26(1) : 42-52.

WALLIS, Wilson D., et Ruth Sawtell WALLIS, 1955 : *The Micmac Indians of Eastern Canada*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

WILLIAMS, Roger, 1936 [1643] : *A Key into the Language of America*. Providence, The Rhode Island and Providence Plantations Tercentenary Commission. (Réimpression : Wayne Sate University Press, Detroit, 1973)

WILLIAMSON, William D., 1893 : « Sketches of the Lives of Early Maine Ministers ». *Maine Historical Society Collections*, 6th Ser., vol. 4.

WZÔKHILAIN, Peter Paul. 1830a : *Wawasi Lagidammwoganek Mdala Chowagidamwogana Tabtagil, Onkawodokodozwal wji Pobatimi Kidwogan*. Boston, Crocker & Webster.

— , 1830b : *Wobanki Kimzowi Awighigan*. Boston, Crocker & Webster.